

LA FRANCE **RURALE**

INTERVIEW EXCLUSIVE

Guillaume de Vigneral Maire de Ri, en Normandie

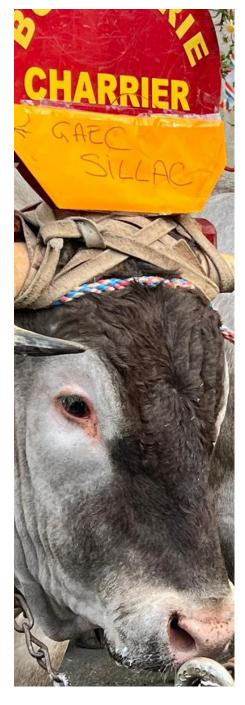
0.00

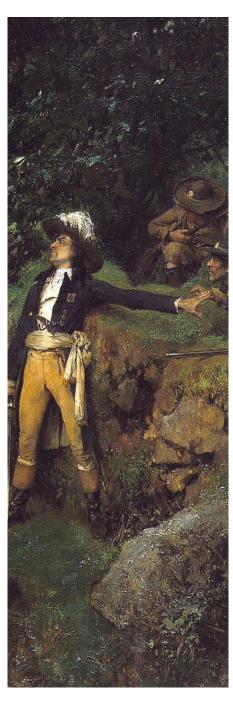
EDITORIAL

lus de 600 000 personnes se bousculent entre les étals des éditions annuelles du Salon de l'agriculture. Et tous les cinq ans les candidats se pressent de caresser du bout des doigts une chèvre ou une vache devant un troupeau de journalistes. Les deux semaines du Salon de l'agriculture 2022 a marqué un temps fort médiatique pour la ruralité : les candidats se penchent sur la France rurale et rappellent brièvement comment elle est primordiale. Mais le moment d'attention passé, adieu veau, vache, cochon, couvée, et les ruraux retournent dans leurs périphéries. Pourtant les campagnes sont celles qui peuvent redonner un sens à un pays. C'est dans ces territoires que la représentation démocratique est la mieux exprimée, notamment avec la figure du maire. Le nombre limité des représentés permet à tous de fréquenter et de connaître l'élu. Si les temps sont durs pour la démocratie, renouons avec l'essentiel de son fonctionnement : c'est dans nos campagnes que nous en trouvons la forme la plus aboutie. Attention à ne pas léser nos campagnes, l'histoire de France nous enseigne qu'elles se confrontent avec violence aux élites urbaines lorsque la société est malade.

Alban Smith

SOMMAIRE







Un coup d'œil sur l'actualité

LA RURALITÉ PAR SURSAUTS 8

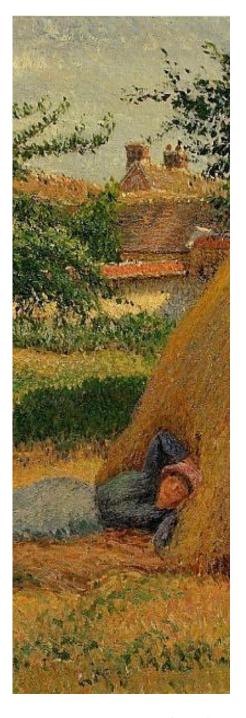
Histoire
LA CONSCIENCE
DES PUISSANTS

12

Économie On récolte CE QUE L'ON A SEMÉ 16







Philosophie LES CHEMINS NOIRS

Littérature JEAN GIONO. LE CHANT DU PAYS

24

Histoire de l'art

LE MONDE RURAL, BERCEAU DE L'IMPRESSIONNISME

28

Un coup d'œil sur l'Actualité

LA RURALITÉ PAR SURSAUTS

Alain d'Yrland de Bazoges

ouloir traiter de la ruralité, c'est déjà se trahir. En effet, le concept entier se construit par son opposition à la ville, à l'urbain. Le plus souvent, ce sont les non-ruraux qui utilisent ce terme, pour facilement désigner cet univers qui leur est plus ou moins étranger.

L'imaginaire rural est mobilisé en ville, soit négativement pour conspuer les « pécores », « bouseux » et autres « cul-terreux », nécessairement beaufs et bas du front, soit pour l'idéaliser et le mythifier. La ruralité fait beaucoup rêver, tant Chloé, 16 ans, qui y voit un lieu idyllique d'harmonie avec la nature, que Jean-Marie qui « [a] acheté une maison de campagne pour permettre à [ses] enfants qui habitaient le 15ème de voir des vaches au lieu de voir des Arabes » (Le Pen, le dernier combat, Public Sénat, diffusé le 19 avril 2010).

Au-delà des urbains, les ruraux eux-mêmes fantasment et caricaturent la ruralité. Lorsqu'ils sont confrontés, sur internet ou lorsqu'ils arrivent en ville pour leurs études, aux citadins, les habitants des zones rurales tendent à se réfugier dans une identité exagérée. Face aux citadins frivoles, inutilement dépensiers et superficiels, ils seraient des modèles de robustesse, de bon sens paysan et de débrouillardise. En clair, les villes ne seraient peuplées que de Yann Barthès et les campagnes de Jean Lassalle.

Pourtant, force est de le constater, la plupart des



Photographie @ Alain d'Yrland de Bazoges

ruraux ne vivent plus comme des paysans du XIXème, ancrés solidement à leur terre, vivant au rythme des saisons et des récoltes. 19% de la population vivait encore en 2020 en zone rurale. Mais seuls 1,5% de la population travaillent dans le domaine agricole. La dépendance envers la terre, envers la météo, les bêtes, le calendrier agricole sont autant d'éléments centraux de la ruralité qui ne jouent pourtant désormais qu'un petit rôle dans la vie des populations des zones rurales. De plus en plus, le mode de vie rural se met à ressembler à un mode de vie périurbain, avec un plus grand jardin et plus de temps passé en voiture.

En clair, les villes ne seraient peuplées que de Yann Barthès et les campagnes de Jean Lassalle.



Photographie © Alain d'Yrland de Bazoges

La ruralité véritable n'est plus réellement vécue que par quelques rares individus aujourd'hui. Pour le reste de la population, il n'en demeure que des éclats paroxystiques à quelques moments de l'année.

C'est précisément ce qui se jouait ce jeudi 24 février à Bazas, une commune du sud-est de la Gironde. Pour la sept cent trente-neuvième fois, la place de la cathédrale était le théâtre de la fête des bœufs gras bazadais.

Cette fête tire son origine d'un décret de 1283 d'Édouard 1er, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine. Dans le cadre du partage des pouvoirs avec l'évêché de Bazas, le duc décrète que tous les bouchers de la ville devront offrir un taureau au clergé. En échange, ces derniers obtiennent de faire défiler

leurs bœufs dans les rues de la ville pour le Jeudi gras.

La ville de Bazas, alors une des premières cités d'Aquitaine et capitale des « petites landes » verra son exemple suivi par de nombreuses villes, non seulement en Gironde mais dans tout le reste du pays, y compris à Paris. Après la guerre, ces célébrations corporatistes perdent nettement en vitesse. Dans les années 1960, seules les communes de Bazas, Captieux, Grignols, Langon et Villandraut voient les bouchers faire défiler leurs bœufs à l'occasion du Jeudi gras.

A Bazas, la tradition perdure, grâce à la ténacité et la mobilisation du maire de l'époque, le docteur Marcel Martin, et le passage progressif d'une fête corporatiste à une fête agricole visant à dynamiser l'économie locale. Progressivement, l'économie locale s'est organisée autour de la race bazadaise et

De plus en plus, le mode de vie rural se met à ressembler à un mode de vie périurbain.

de l'Indication Géographique Protégée « Bœuf de Bazas ». Jusqu'alors utilisé pour ses capacités de trait et jugé lors du concours selon son rendement en suif, l'élevage de gris de Bazas s'est spécialisé dans la production bouchère, en mettant en avant l'exceptionnel persillage et tendresse de la viande.

Cet aspect économique central se retrouve bien lors de la journée de fête. Au-delà des éleveurs et bouchers, on retrouve tout le reste du tissu économique des alentours, la filière viticole en tête. Mais plus largement, sur la place de la cathédrale se joue une fête agricole tout droit sortie du XIXème siècle, avec son rassemblement de la notabilité locale, ses têtes coiffées de bérets landais et ses mélodies de ripataoulère, l'orchestre local de fifres et tambours.

Avant l'élection du bœuf roi, le prêtre en soutane passe bénir les bêtes. Après son élection et le discours du maire ont lieu les intronisations des notables locaux à la Confrérie du Bœuf de Bazas. Cette année, on y retrouvait autant Sylvain Merlus, polytechnicien, directeur général de Groupama Centra-Atlantique que Vincent Ducasse, éleveur, Alain Bono, principal du collège du Bouscat ou encore Vincent Ferrier, sous-préfet de l'arrondissement de Langon.

Pour un observateur cynique, parisien, tout cela pourrait paraître un peu exagéré. Le défilé des échassiers, les bérets, le gascon, cela ne fait-il pas un peu trop, un peu déguisé, un peu forcé ? Bazas aime recréer une ambiance rurale, mais dès que la fête est finie, on balaye le foin de la place et on y remet les voitures, car elle sert de parking. Tout le monde quitte la place, sa cathédrale du XVème siècle, ses Halles du XIXème, ses arcades du XIIème et retourne chez soi, dans son pavillon au crépis blanc crème salissant. Au fond, plus que le Mardi gras, ce jeudi serait le vrai carnaval, où

toute une ville enfilerait un costume rural désuet. Mais ce ne serait pas voir l'authenticité de la démarche de chacun des Bazadais. S'ils ne vivent pas comme ça toute l'année, c'est aussi parce qu'ils vivent pleinement leur identité rurale ce jour-là. C'est ce qui explique la douleur qu'a été l'annulation de la fête l'année dernière pour des raisons sanitaires. La fête des bœufs gras est un événement majeur, attendu chaque année dans la région.

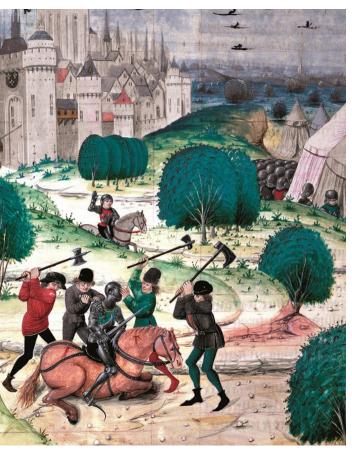
La ville y vit d'autant plus fort qu'elle sait qu'elle va se rendormir trop tôt. Alors on boit, on mange, on parle fort. On surjoue son caractère gascon, on ne quitte pas son béret de la journée. La ruralité y est à son zénith pour une journée, afin de rendre son hibernation plus tolérable. L'embrasement passager des braises, afin de ne jamais tomber dans le culte des cendres.



Photographie © Alain d'Yrland de Bazoges

La ville y vit d'autant plus fort qu'elle sait qu'elle va se rendormir trop tôt.

Histoire



Chronique de Froissard @ Oronoz

LA CONSCIENCE DES PUISSANTS

Hervé de Valous

La campagne française est semblable à l'eau qui dort. D'apparence tranquille, elle peut se soulever subitement pour protester contre un ordre politique en déliquescence, pour exiger de ses élites qu'elles assurent leur rôle et pour alarmer du péril d'une société malade.

os livres d'Histoire ne font pas trop de cas de l'influence politique des campagnes, de leur rôle dans la grande Histoire. Généralement, ils préfèrent insister, non sans raison, sur les élites et sur les grandes villes. Ces dernières sont d'ailleurs souvent caricaturées par les adeptes du marxisme comme étant le grand vivier révolutionnaire de l'Histoire, abritant une bourgeoisie et un prolétariat tumultueux, toujours prêts à renverser l'ordre des choses dans la grande marche du Progrès. À l'inverse, nous pourrions grossir le trait de notre propos en osant affirmer que les campagnes ont bien souvent été le garde-fou conservateur de sociétés qui avaient bafoué le pacte social. Ainsi les révoltes rurales n'expriment-elles pas uniquement une colère d'ordre économique et social, mais aussi le mal-être d'une société au modèle érodé. À ces occasions, nous n'avons pas affaire à des communistes à fourches mais à des sentinelles inconscientes de l'ordre politique.

Les convulsions de la fin du Moyen Âge

Au Moyen ge, les révoltes des campagnes sont peu nombreuses, les populations rurales s'accommodant d'une féodalité qui tend à s'assouplir sur toute la durée de l'ère médiévale, soit quelque mille ans. Mais surtout, le système féodal remplit globalement les fonctions qui expliquent sa naissance, c'est-àdire assurer la justice, la protection ainsi qu'une certaine prospérité. Dans la France du Nord, entre 1050 et 1150, les historiens recensent quelque douze cas de révoltes des populations contre leurs seigneurs qui aboutissent à la mort de ces derniers, ce qui est un chiffre relativement faible comparé avec la fin de la période. En effet, la réalité est tout autre à la fin du Moyen ge quand le pacte social de la société d'Ordre va être bafoué par ses plus éminents représentants. Durant les XIVème et XVème siècles, la guerre de Cent Ans bouleverse la société. La chevalerie française est

Nous n'avons pas affaire à des communistes à fourches mais à des sentinelles inconscientes de l'ordre politique.

défaite de manière systématique à Crécy (1346) et à Poitiers (1356) face aux Anglais. Des bandes de pillards parcourent les provinces en ravageant les campagnes sans que la noblesse ne puisse rien faire, alors que celle-ci exige toujours plus d'impôts pour payer la rançon du Roi Jean II le Bon, prisonnier de son cousin d'Angleterre, ainsi que pour financer son équipement militaire. Or, si les nobles puisaient leur légitimité dans leur capacité à protéger leurs gens et à leur assurer la justice, ce rôle ne semble plus rempli. Les campagnes se soulèvent donc en 1358, non pas parce qu'elles étaient acculées par la misère, mais parce qu'elles entendaient protester contre un système politique défaillant. En effet, d'une part les effets de la Peste noire répandue en Occident depuis 1447 ont permis

aux populations de mieux se nourrir en raison du très grand nombre de morts; et d'autre part ce sont les couches moyennes qui prennent les armes, à l'image du meneur, Guillaume Cale, représentant l'élite de la paysannerie médiévale. Ce n'est donc pas une simple révolte économique et sociale, mais une protestation politique. Cette fameuse Grande Jacquerie se développe dans le Bassin parisien, la Normandie et la Picardie et « arriva par le mauvais traitement que le peuple recevait de la noblesse » écrit Pierre Louvet dans son Histoire du Beauvoisis. Une expression revient souvent dans la bouche de ces paysans : « Ah! Si le Roi savait ». Ce cri du cœur signifie bien que ce peuple rural n'est pas révolutionnaire, au contraire. Il ne veut pas renverser un ordre en place mais le restaurer. Il ne souhaite pas le voir disparaître mais le voir réformer, étymologiquement "refaire ce qui a été défait". L'armée des seigneurs écrase bien vite cette insurrection sans en voir le message politique et, en 1415, lors de la terrible défaite d'Azincourt, elle prendra conscience, mais un peu tard, du besoin de se réformer.



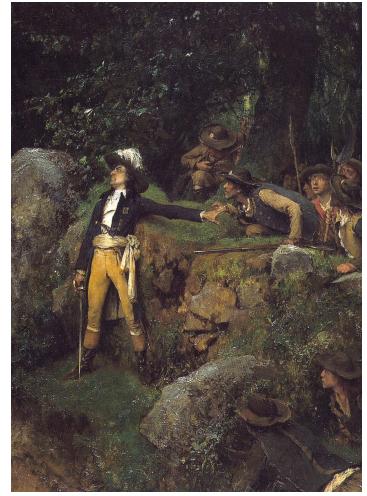
Sébastian Vrancx, 1640, Musée du Louvre

La voie modérée de la Révolution

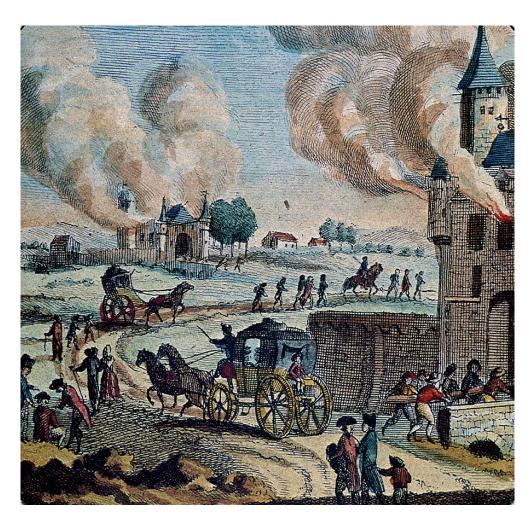
L'année 1789 est marquée par une vague de soulèvements ruraux durant l'été, que nous avons retenus sous le nom de la Grande Peur, phénomène si bien étudié par George Lefebvre dans un livre du même nom. Les campagnes entrent en effervescence et prennent pour cible les châteaux afin de détruire les symboles de la féodalité, tels que les créneaux, les colombiers ou encore, bien entendu, les chartes des droits féodaux qui étaient la preuve écrite du pouvoir féodal des seigneurs. Or si ces droits, pour la plupart, étaient tombés en désuétude aux XVIème et XVIIème siècles, le contexte de la fin du XVIIIème siècle voit leur résurgence. Des petits hobereaux, proches de la misère, ont en effet réactivé leurs droits, en désespoir de cause, afin d'obtenir quelques gains au milieu de cette vaste « crise de la rente seigneuriale » selon les mots de Marc Bloch. Ces réactivations, pour ponctuelles qu'elles soient, mettent en émoi les campagnes françaises, qui protestent contre la survivance de ces chartes suspendues, comme autant d'épées de Damoclès au-dessus de leurs libertés acquises de plein droit par leurs ancêtres. Ces vives protestations et ces désirs de réforme concordent avec les vues et les sentiments de Louis XVI. Pour ainsi dire, les campagnes françaises de 1789 pointent les dysfonctionnements d'une société qui n'attend que son réformateur.

Durant les premiers temps, le législateur révolutionnaire semble contenter cette aspiration en supprimant les droits féodaux, en vendant les propriétés de l'Église et des émigrés. Ces dernières sont accaparées par les plus gros paysans et la grande bourgeoisie, ce qui ne règle pas le problème des paysans de l'accès à la terre et entérine le « maintien [...] de la grande propriété maintenant bourgeoise » (Albert Soboul). De plus, la Révolution s'emballant, les plus zélés des révolutionnaires confondent le désir de réforme des campagnes avec un désir de changement. La société n'est pas réformée mais renversée. La noblesse disparaît, la religion est interdite, le Roi est mis à mort et le tout au pas de course imposé par Paris. Dès 1793, les campagnes s'embrasent peu à peu et protestent contre ces excès. Du Midi à la Champagne, de la Vendée à la Normandie, c'est

tout un peuple de paysans qui se révoltent contre ce grand chambardement. C'est contre la politique religieuse, contre la politique militaire, contre la politique sociale des élites révolutionnaires que ces hommes prennent les armes. D'une manière singulière, ils ont rappelé aux tribuns du peuple que ce dernier ne se brutalise pas. Il se ménage.



Évariste Carpentier, vers 1883. Musée d'art et d'histoire de Cholet



La Grande Peur de l'été 1792 dans l'Orne, Musée Carnavalet

Economie

ON RÉCOLTE CE QUE L'ON A SEMÉ

Grégoire Lenoir

Imaginer la ruralité au centre de la vie économique française en 2022 relève-t-il du fantasme tant la scission est prononcée entre la France des villes et celle de la campagne ? Comprendre les raisons de cette crise et en analyser les solutions est fondamental pour envisager le pays de demain.



e film Au nom de la terre (2019) met en images le suicide tragique d'un agriculteur ne pouvant plus faire face à ses dettes, témoignant du regain d'intérêt de la Culture pour le milieu rural. Les difficultés de la vie paysanne y sont dénoncées. Et pour cause! Aujourd'hui, les agriculteurs se suicident à un taux 50% supérieur à la moyenne nationale, ce qui a amené l'État à lancer un vaste plan d'action pour éviter ces drames. Comment donc aborder un problème aussi profond que celui de la crise de la ruralité ? Quelles en sont les causes ? Quelles peuvent être les solutions? Cet article tente de brosser les raisons d'une situation bien précaire et cherche à aborder quelques réponses possibles.

Les maux

Nous ne sommes pas arrivés là par hasard. Un triptyque destructeur a progressivement plongé

les campagnes dans cette situation : mutations démographiques, actions étatiques et concurrence rude. Décomposons le tout.

Des mutations démographiques. Un transfert de population a eu lieu depuis le XIXème siècle, du milieu rural vers les villes. En atteste le développement massif des zones péri-urbaines et des périphéries autour des métropoles. Jusqu'à 8 français sur 10 habiteraient dans une ville¹, là où il y en avait environ 60% en 1962. Pourquoi ce mouvement? La désertion industrielle provoquée par la mondialisation et la délocalisation de l'industrie française en est une cause. De nombreuses filières industrielles se situaient en dehors des grandes métropoles et soutenaient cette vie rurale. Lens, une ville jadis industrielle, a par exemple perdu un quart de sa population depuis 1970. Une autre cause vient de l'agriculture elle-même. La mécanisation du travail a diminué le nombre d'exploitations agricoles ; là encore,

¹Insee, composition communale des unités urbaines 2020.



Le mouvement de la ruralité a entendu 5 candidats à la présidentielles sur ses 30 propositions. (@DR)

nouvelle fuite. Enfin, le développement de la société de services a provoqué la concentration d'entreprises dans des pôles urbains, ce qui a délocalisé les opportunités d'emploi et participé à l'exode rural. Les mutations démographiques ont donc paralysé la croissance économique du milieu rural car c'est la démographie qui génère le commerce local et la vie économique en général.

Des actions étatiques mortifères. Même si à partir de 1980 l'État tente de mettre en place une décentralisation des pouvoirs, la centralisation reste forte en France. La conséquence : une désertion des services publics en milieu rural bien matérialisée aujourd'hui par la pénurie de médecins. À cette situation, s'ajoutent des politiques publiques qui rognent l'assise financière déjà fragile des ruraux. On peut citer ici les revendications des Gilets jaunes luttant contre le matraquage fiscal sur l'essence. Ce matraquage pénalise particulièrement les habitants de la campagne qui ont besoin d'utiliser

À cette situation, s'ajoutent des politiques publiques qui rognent l'assise financière déjà fragile des ruraux.

leur voiture pour se déplacer. La pénibilité du travail physique dans les campagnes alimente cette colère dans un contexte où l'éthique de travail a changé. On n'accepte plus de travailler avec de telles contraintes, un état d'esprit souvent décrié par les agriculteurs qui ont du mal à trouver de la main d'œuvre. Enfin, ces actions étatiques ont livré la France à un clivage entre le pays de la ville et celui de la ruralité. « Certaines difficultés économiques de cette population sont vécues subjectivement [...] ce qui engendre un rapport

défiant envers l'État. »

Une concurrence impitoyable à deux niveaux. La troisième branche du triptyque rural concerne la concurrence à laquelle sont livrés les agriculteurs aujourd'hui. En 1942, les accords de Bretton Woods entérinent la volonté des Occidentaux de se lancer dans le commerce mondial. Les pays signataires acceptent d'ouvrir, de prime abord, 10% de leurs économies au commerce. Au fur et à mesure, les réglementations tombent et les économies se voient de plus en plus en concurrence entre elles. Survivre aux prix cassés et aux normes contraignantes devient un véritable casse-tête. Mais la concurrence n'est pas seulement mondiale: elle est aussi interne, entre les agriculteurs. Si, dans une économie libérale, la concurrence paraît normale, elle a été exacerbée par le développement de la grande distribution qui possède un pouvoir presque monopolistique sur les agriculteurs.

Des réponses

Sous Jaurès. Les réponses ne sont pas évidentes. Dans les années 1880 et 1890, sous la IIIème République, Jaurès était déjà confronté au problème rural. Voyant l'arrivée des importations à bas prix depuis la Grande Bretagne, il s'évertua à mettre en place des mesures protectionnistes. Une de ces mesures phares fut le tarif Méline de 1892 qui marqua l'arrêt du traité de libre-échange francobritannique de 1860. Mais rien n'est gratuit. Là où la concurrence s'estompe, les prix augmentent et un agent doit payer - ici, le consommateur. En 1887, Jaurès observa : « Les ouvriers ne veulent pas payer leur pain plus cher et les producteurs de blé [...] veulent vivre ». Il demande alors aux ouvriers de fournir un effort financier pour que les ruraux vivent décemment.

En 2022. La situation actuelle de la concurrence est redoutablement similaire. Ainsi, le consommateur est-il vraiment prêt à payer plus cher ses biens alimentaires ? Une réponse possible est l'économie circulaire. Il s'agit de rendre efficace tous les processus de l'économie et de recréer des pôles d'attractivité dans les milieux ruraux. La réponse au triptyque est donc : de stimuler la

démographie par l'attraction renouvelée du milieu rural, de redéployer les services publics et de rétablir un revenu décent aux agriculteurs. Pour ce faire, l'éducation alimentaire est fondamentale pour former le consommateur à faire des achats éclairés.

Les candidats à la présidentielle. Dans moins de deux mois aura lieu le premier tour de la présidentielle. Remarquant l'importance du dossier ruralité, les candidats ont eux aussi proposé des solutions. Regardons certaines des mesures phares, de gauche à droite, des candidats à plus de 10% dans les sondages. Tout d'abord Mélenchon. Il axe ses propositions sur le redéploiement du service public, la réorganisation des territoires ainsi que la transition écologique. Macron. Récemment en déplacement dans le Limousin, il a également affiché sa volonté de relancer les services publics, de résoudre l'impasse du manque de médecins et celle du réseau internet. À droite, Pécresse. Elle souhaite développer 350 villes en milieu rural pour créer une armature et permettre des "investissements de voisinage" défiscalisés à 50%. Zemmour. Il propose d'interdire la construction de nouvelles surfaces commerciales à l'entrée des villes et villages et d'allouer une bourse de 10.000€ pour toute naissance dans une commune rurale. Enfin, Le Pen. Elle veut arrêter l'importation de produits ne respectant pas les normes de la production française et « mettre un terme aux marges abusives de la grande distribution. »



Photo datant des années 1970 et extraite du livre "Les derniers paysans" de Serge Chevallier et Phillipe Dubois (ed. Delachaux). — @Serge Chevallier

Le consommateur est-il vraiment prêt à payer plus cher ses biens alimentaires?

Philosophie

LES CHEMINS NOIRS

Emmanuel Hanappier

Après avoir arpenté le monde entier jusqu'à ses confins, Sylvain Tesson fit l'expérience des territoires oubliés de notre propre pays.

Les chemins noirs ouvre notre regard sur ces espaces ruraux que nous ne connaissons plus. La ruralité est devenue un défi, parce qu'elle porte une exigence d'appropriation à laquelle le progrès répugne.

a "ruralité" est une notion géographique qui désigne un espace, celui consacré à l'agriculture et plus largement l'espace autre que celui des villes et des agglomérations. Mais elle désigne aussi le mode d'habitation qui est propre à cet espace, c'est-à-dire, la manière avec laquelle l'Homme pense cet espace, le connaît et le comprend.

Habiter le monde

La notion de ruralité est une notion philosophique parce qu'elle touche au rapport qu'entretient l'homme avec son environnement naturel sous sa forme la plus pure. Ce rapport comporte une dimension individuelle autant que collective ; c'est



©Emmanuel Hanappier

en effet dans les campagnes que les hommes, pris individuellement ou collectivement, manifestent leur rapport à la nature, par le travail, la propriété et, plus largement, le mode de vie. C'est ce qui justifie cette interrogation du philosophe allemand Hans Jonas: « Si la tâche de la politique consiste à transformer le monde en une demeure convenable à l'homme, se pose la question: qu'est-ce qu'une demeure convenable à l'homme? ». Interrogation qui trouve un écho chez le philosophe Henri Lefebvre qui énonçait que les Hommes veulent

La notion de ruralité est une notion philosophique parce qu'elle touche au rapport qu'entretient l'homme avec son environnement naturel sous sa forme la plus pure.

créer un espace « appropriable, aussi bien à l'échelle de la vie privée qu'à celle de la vie publique, de l'agglomération et du paysage ». La ruralité apparaît donc comme la forme la plus pure de cette appropriation et comme un phénomène politique qui « fait partie de l'espace social comme du temps social ».

Lorsque Aristote s'interroge, dans le Livre I de La politique, sur la notion de "cité" il en vient à considérer "l'autarcie" comme « la fin et le meilleur » de la cité, c'est-à-dire ce pourquoi la cité existe et ce vers quoi elle doit donc tendre, pour son bien. Les espaces ruraux, bien que n'étant pas souvent au centre des préoccupations collectives, sont le cœur de la vie de la cité, ils sont le lieu de cette autarcie.

La ruralité est un phénomène politique parce qu'elle porte en elle une double dimension, matérielle et spirituelle ; si la notion de ruralité se rapporte à la satisfaction des besoins alimentaires, elle est aussi un mode d'habitation et d'appropriation. Celle-ci n'est pas contenue de la même manière dans la vie urbaine dont l'artificialité est justifiée par d'autres nécessités, politiques, sociales et économiques. « Nous n'habitons pas parce que nous avons "bâti", disait Heidegger, mais nous bâtissons et avons bâti pour autant que nous sommes les habitants et sommes comme tels ».

Une ambition collective

La notion d'appropriation du monde est au coeur de l'œuvre de Simone Weil et la préoccupation fervente dont elle fait preuve est la marque de sa générosité d'écrivain engagé, en même temps que le témoignage d'une volonté politique originale ; l'enracinement des ouvriers et des paysans semble être le préalable d'un renouveau collectif.



©Emmanuel Hanappier

Si la réflexion de la philosophe est toute tournée vers la condition ouvrière qu'elle a voulu partager, elle porte aussi en elle le ferment d'une restauration de l'ensemble de la société. Dans la lignée d'une réflexion aristotélicienne, elle appelle au dépassement des rapports de force et des rapports d'utilité, afin de favoriser une juste appropriation du monde, qui monopolise tout notre être, matériellement, spirituellement.

Simone Weil s'inscrit dans une grande tradition philosophique qui a magnifié la vie rurale, et tout

Les territoires ruraux, parce qu'ils incarnent le rapport le plus juste de l'homme à la nature, sont le cœur de la vie de la cité.

spécialement au XVIIIème siècle.

Dans le Dictionnaire universel de Robinet, l'article "Agriculteur", par exemple, soutenait que l'agriculture était non seulement à l'origine des civilisations mais aussi de leur maintien : « En recherchant l'origine de tous les peuples du monde, on voit, que dans le principe, chaque individu cultivait une portion de terre ; que les peuples ont été puissants, sains, riches, sages et heureux, tant qu'ils ont conservé cette noble simplicité de mœurs : cette vie toujours occupée les garantissait de tous les vices et de tous les maux ».

Le déséquilibre qui peut exister entre les villes et les campagnes participe d'un rapport d'utilité et de force entre ces territoires et entre ces populations qui traduit un amenuisement de la condition humaine, dont l'entièreté n'est pas admise. Les territoires ruraux, parce qu'ils incarnent le rapport le plus juste de l'homme à la nature, sont le cœur de la vie de la cité.

Un enracinement individuel

L'œuvre de Simone Weil est pleine aussi de l'évocation d'un enracinement individuel. « Chaque être humain, dit-elle, a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie ».

Parce que la nature et les espaces ruraux figurent au nombre de ces milieux desquels l'Homme s'est détaché, le travail qui, selon l'expression d'Heidegger, est « enchâssé dans l'avènement du paysage », et la propriété sont tous deux au cœur des préoccupations de Simone Weil. « Tout homme, observe-t-elle, est invinciblement porté à s'approprier par la pensée tout ce dont il a fait longtemps et continuellement usage pour le travail, le plaisir et les nécessités de la vie ».

Cet attachement indéfectible que l'homme doit entretenir avec les lieux de son existence, Saint Exupéry l'exprimait aussi, dans une de ses lettres. « L'amour de la maison est déjà de la vie de l'esprit » disait-il, et n'est-ce pas là en effet le bon sens paysan ? Et cet amour n'est-il pas redoublé lorsqu'il est nourri par le travail ?

Heidegger, qui avait choisi, lui-même, de vivre autant que possible dans une maison au cœur de la Forêt-Noire, faisait remarquer à l'occasion d'une conférence intitulée « Pourquoi restons-nous en Province », ce lien qu'il importe d'entretenir avec la nature et que l'urbanisation a partiellement rompu : « Le citadin est tout au plus « stimulé » par ce qu'il est convenu d'appeler un séjour à la campagne. Mais c'est tout mon travail qui est porté et guidé par le monde de ces montagnes et de leurs paysans ».

La vie rurale est à double titre le lieu de l'enracinement; parce qu'elle entretient une juste spiritualité du travail et parce qu'elle développe aussi avec une grande vivacité un attachement charnel.

Elle est le croisement de la nature et de la culture et doit être l'expression la plus pure de notre rapport individuel et collectif à la nature. Cette ruralité délaissée parce que oubliée trouve son incarnation dans ces « chemins noirs » qu'il nous faut emprunter à nouveau.



©Emmanuel Hanappier

Elle est le croisement de la nature et de la culture et doit être l'expression la plus pure de notre rapport individuel et collectif à la nature.

Littérature

JEAN GIONO, LE CHANT DU PAYS

Ombeline Chabridon

Contemporain exact de Marcel Pagnol, Jean Giono est l'autre héraut de la Provence du début du XXème siècle. Dans sa courte nouvelle Un de Baumugnes (1934), il compose le chant vibrant et plein de force du pays de la Durance, pays de soleil, de montagnes et de forêts de chêne.

ean Giono (1895-1970) est originaire de la ville de Manosque, située dans le département des Alpes-de-Haute-Provence. Fils d'un cordonnier d'origine piémontaise, il connaît une enfance modeste. Il reste à jamais marqué par ses premières lectures, et particulièrement par les textes antiques de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est peut-être en souvenir des courses qu'il faisait dans la colline en compagnie des personnages mythologiques de ses lectures que Giono intitule la trilogie à laquelle se rattache « Un de Baumugnes » : la Trilogie de Pan.

Le pays dans les mots

C'est son pays tout entier que Giono verse dans les mots qu'il écrit. Son style se fait proprement sonore, précisément sobre et toujours poétique. Un de Baumugnes se présente comme une chronique paysanne où l'auteur adopte une grande liberté de narration : le récit est réalisé à la première personne par Amédée, l'attachant narrateur, qui livre, avec l'histoire qu'il raconte, ses commentaires et ses impressions personnelles. Les paroles des personnages sont rapportées très librement et multiplient l'oralité de l'histoire avec les voix qui



Angèle, film de Marcel Pagnol, 1934

L'histoire racontée par Giono est moins celle d'Albin et de son amour pour la malheureuse Angèle que celle d'un garçon d'un pays bien précis.

la composent. Le roman se pare ainsi des allures d'un conte polyphonique et merveilleux qu'on dit à la veillée.

Jean Giono expérimente dans sa Trilogie de Pan une nouvelle forme littéraire en adoptant les mots du pays qu'il met en scène: c'est-à-dire en utilisant, dans la narration, le langage rural. Ainsi, dans Un de Baumugnes, le procédé mimologique qui consiste à retranscrire dans les mots et la syntaxe les déformations du parler paysan donne à l'œuvre une éloquence et une authenticité singulières. Ces déformations s'observent dans la syntaxe (Tu viens, j'y dis?), dans la manière d'appeler les gens (l'Albin, le Louis), et dans le vocabulaire paysan un peu étranger et délicieusement rustique.

Ce procédé littéraire charge d'abord le texte d'une dimension orale très puissante qui donne presque à entendre l'accent méridional et la voix des personnages dans leur langage un peu rude, mais toujours simple et beau. En outre, cette sonorité du texte contribue à la création d'une poétique propre au roman de Giono : celle de l'omniprésence du pays, de la campagne et des paysages, à l'intérieur même de l'histoire, voire, à l'intérieur même des personnages.

La montagne dans le sang

« Mon pays, mon pays, attends, je vais t'en parler de mon pays ; c'est obligé. C'est pas que ça compte dans l'histoire, c'est toute l'histoire. » La place du pays dans Un de Baumugnes est soulignée dès le titre. L'histoire racontée par Giono est moins celle d'Albin et de son amour pour la malheureuse Angèle que celle d'un garçon d'un pays bien précis. Nom imaginaire aux sonorités doucement nasales, ce village de montagne tient une place essentielle dans la caractérisation du personnage d'Albin. D'emblée, la description que fait le narrateur de son nouvel ami Albin est éloquente, merveilleusement alpine : « J'en avais visé un, grand, avec des yeux d'eau claire qui débordaient sur ses joues, et, sous sa moustache, un sourire comme de la neige. [...] Il

Le personnage d'Albin est ainsi indissociable de Baumugnes qu'il évoque souvent. Dès le début du roman, il explique à Amédée la place que tient son village dans son identité-même : « Moi, j'ai dans moi Baumugnes tout entier, et c'est lourd, parce que c'est fait de grosse terre qui touche le ciel, et d'arbres d'un droit élan : mais c'est bon, c'est beau, c'est large et net, c'est fait de ciel tout propre, de bon foin gras et d'air aiguisé comme un sabre. » L'histoire d'Albin, de son amour qui sauve Angèle de la condition sordide où l'a faite tomber le Louis, c'est surtout, d'après Albin lui-même, l'histoire de

« deux pays qui se sont battus : le mien et un autre.

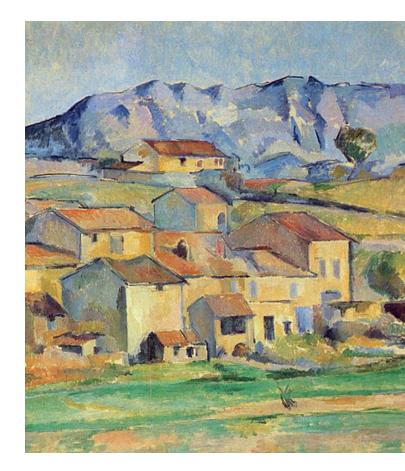
Le mien, droit et solide, l'autre tort et le cœur

pourri. » L'évocation d'éléments naturels comme

l'eau, le vent ou la lumière agissent dans le roman

comme autant de respirations dans l'air vicié qui

s'appelait Albin, il était de la montagne. »



Hameau à Payennet près de Gardanne, Paul Cézanne (vers 1890)

L'omniprésence du pays, de la campagne et des paysages, à l'intérieur même de l'histoire, voire, à l'intérieur même des personnages.

se dégage du personnage sordide de Louis, puis dans l'environnement cloisonné de « la Douloire » où est enfermée Angèle.

Le chant du monde

« Ce matin-là, beau jour couleur de paille et à peine né que, parfumé à la rose, il riait en jouant dans les peupliers. » Ce qui frappe en lisant Un de Baumugnes, c'est l'universel hymne au monde qui se dégage des lignes de Giono : les couleurs, les sons, les sensations convoqués désignent avec force des sensations réelles et transmettent une émotion authentique. Le texte de Giono se caractérise par une sorte d'harmonie merveilleuse entre les personnages et « les choses de la terre »; cette harmonie donne à l'œuvre une dimension cosmique et qui rend le texte puissamment poétique. Ainsi, pour parler d'Angèle : « Une femme comme ça, c'était un morceau de terre. le pareil d'un arbre, d'une colline, d'une rivière, d'une montagne. Ça faisait partie du rond ensemble. Ça durerait autant que les étoiles. »

Enfin, le texte de Giono apparaît traversé par ce rêve d'épuisement du réel qui caractérise toute la littérature. C'est le rêve du mot-chose, du son-objet, de la littérature-monde, en bref, c'est le défi de la représentation que Giono parvient admirablement à relever. Magnifique métaphore, dans le roman, de ce pouvoir de la littérature à contenir le monde entier : l'harmonica d'Albin. « Au lieu de mots, c'étaient les choses elles-mêmes qu'il vous jetait dessus. D'abord, ce fut comme un grand morceau de pays forestier arraché tout vivant, avec la terre, toute la chevelure des racines de sapins, les mousses, l'odeur des écorces. [...] Ça vient sur moi, ca me couvre de couleur, de fleurance et de bruits. [...] Tout un village passe dans la nuit. » Musicales, sublimes, limpides, les mélodies de l'harmonica d'Albin sont comme les mots d'Amédée : elles « savent où est le cœur ».

A la lecture d'Un de Baumugnes, me sont revenus ces vers de Rostand sur le chant du fifre, dans l'acte IV de Cyranno de Bergerac : « Écoutez... C'est le val, la lande, la forêt, | Le petit pâtre brun sous son rouge béret, | C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne, | Écoutez, les Gascons : c'est toute la Gascogne! »

Chez Giono, c'est la belle fraîcheur des soirs sur la Durance ; écoutez, mes amis, c'est toute la Provence.



Jean Giono à son bureau en 1955 © Erwin Blumenfeld/Condé Nast - Getty

Chez Giono, c'est la belle fraîcheur des soirs sur la Durance ; écoutez, mes amis, c'est toute la Provence.

Histoire de l'Art



LE MONDE RURAL, BERCEAU DE L'IMPRESSIONNISME

Anne Hédé-Haüy

La sieste, Eragny, 1900

Après ses débuts comme peintre de l'exotisme des Antilles, Camille Pissarro (1830-1903) délaissa les paysages baignés par la lumière intense des tropiques pour s'attacher aux paysages ruraux d'Ile-de-France, de Normandie et d'Angleterre, dont la banalité disparaît derrière la magie de l'impressionnisme.

igure majeure de l'impressionnisme aux côtés de Monet, Renoir et Degas, Pissarro fut l'âme fédératrice du groupe, notamment par le rôle important qu'il joua dans l'organisation des expositions qui se tinrent à Paris à intervalles réguliers, de 1874 à 1886, et par l'influence de son style, chez Cézanne en particulier.

Les paysages ruraux, laboratoires d'un nouveau style pictural

L'impressionnisme a souvent été assimilé à un art urbain, mais il ne fut pas pour autant un art

métropolitain : s'il est un endroit qui mérite le nom de lieu de naissance de l'impressionnisme, ce n'est pas tant Paris que sa banlieue et ses environs, comme en témoigne l'œuvre de Pissarro, ancrée autour de la capitale, notamment à Pontoise, Louveciennes, et Eragny-sur-Epte. Ces lieux furent le terrain expérimental de Pissarro dont l'objectif était de peindre des sensations éphémères et de restituer les effets de la lumière et de l'atmosphère, ou, en d'autres termes, de transcrire fidèlement la poétique d'un instant par l'exploration d'un nombre presque infini de techniques picturales.

On remarque ainsi dans La Sieste, Eragny (1900) un large éventail de techniques : une croûte formée d'épaisses couches de tâches de peinture

(feuillage) se mêle à une accumulation de longs fils, tantôt fins, tantôt épais (la meule de foin), le tout s'accompagnant d'une juxtaposition plus ou moins rythmée de touches intermédiaires (au premier plan). Ces techniques juxtaposées valorisent ici ce que Pissarro a appelé la « peinture de peintre », par opposition à la peinture « littéraire » dont la fonction est narrative : ce n'est pas tant la « signification » qui compte pour Pissarro, mais la « pratique picturale » qui permet sa réalisation. C'est encore dans cette campagne que Pissarro développe son talent de coloriste qui ne fait que rehausser son talent de paysagiste, comme l'a reconnu l'écrivain et critique d'art Joris-Karl Huysmans à propos de la Sente du Chou exposée en 1881 : c'est « un paysage où un ciel floconneux fuit à l'infini, battu par des cimes d'arbres, où coule une rivière près de laquelle fument des fabriques et montent des chemins à travers bois, c'est le paysage d'un puissant coloriste qui a enfin étreint et réduit les terribles difficultés du grand jour et du grand air. C'est la nouvelle formule, cherchée depuis si longtemps et réalisée en plein ; la vraie campagne est enfin sortie de ces assemblages de couleurs chimiques [...]. »

Le rejet du pittoresque

L'une des caractéristiques fondamentales de Pissarro est son sens du lieu, et le processus de dissection visuelle est un trait marquant de ses tableaux. Il ne peint pas en série comme Monet, mais circule et regarde les paysages à la façon



La sente du Chou

d'un arpenteur. Ainsi Pontoise, ville rurale par excellence jouissant d'une économie mixte avec sa foule de jardins maraîchers et ses usines implantés sur les bords de l'Oise, fournit une variété de sujets à l'artiste, qui s'est appliqué à révéler cette dualité. La Sente de Justice, Pontoise (vers 1872) présente une vue générale de la ville, avec son terrain accidenté, la cheminée de l'usine à gaz locale et la lanterne de l'église Notre-Dame, qui se détachent sur un fond constitué par un sentier, des arbres et une barrière. Les verticales de la cheminée, de la lanterne de l'église et de l'arbre, s'harmonisent entre elles, comme autant de symboles de la vie à Pontoise, voire de toute la France. Cette interaction entre vie rurale et vie urbaine, que l'on trouve en microcosme à Pontoise, est un thème majeur de l'œuvre de Pissarro au cours des années 1890 qui transparaît aussi dans le reste de son œuvre. Mais la vision de Pontoise que donne Pissarro se distingue par l'absence de motifs traditionnellement jugés pittoresques : les églises servent généralement d'arrière-plan; les grandes maisons bourgeoises ainsi que les châteaux des environs sont pratiquement ignorés ; l'architecture médiévale y apparaît rarement. Il ne voulait pas faire de la ville un portrait topographique, mais plutôt en souligner l'aspect le plus général et les moments les plus ordinaires. Ce tableau est exemplaire de sa vision de Pontoise où s'associent étroitement le rural et l'industriel : les paysages de Pissarro sont finalement rarement l'image intemporelle de la paix rurale, car l'activité économique précise apparaît, avec une présence humaine réelle ou suggérée dans nombre de ses tableaux.

Ces lieux furent le terrain expérimental de Pissarro dont l'objectif était [...] de transcrire fidèlement la poétique d'un instant par l'exploration d'un nombre presque infini de techniques picturales.

« Il n'a pas eu plus de complaisance pour le paysan que le paysan n'en avait pour lui-même »

Peintre de la figure paysanne

Pissarro a progressivement élargi le choix de ses sujets pour se tourner vers les figures paysannes œuvrant aux différents travaux des champs : moissons, fenaisons, cueillettes des pommes.... La prospérité relative des paysans de Pissarro apparaît clairement pour peu qu'on les compare à ceux de son grand précurseur, Jean-François Millet, car les attitudes respectives des deux artistes à l'égard du monde rural étaient considérablement différentes. Quand Millet décrivait la condition paysanne, il le faisait avec un souci de réalisme. et le spectateur est de ce fait immédiatement conscient de la précarité de leur condition, des labeurs qui brisent l'échine et de la lutte incessante que doit mener le paysan contre une nature hostile. Rejetant tout sentimentalisme (« selon moi, l'art le plus corrompu c'est l'art sentimental »), Pissarro choisit donc de peindre des figures ne reflétant pas la peine à l'ouvrage, mais au contraire semblant célébrer les travaux de la terre ainsi que leur environnement rural. Si chez Pissarro l'homme est perçu en harmonie avec son entourage naturel, c'est notamment en raison du choix du peintre de les intégrer toujours parfaitement au décor par une composition très soignée. La Fenaison, Eragnysur-Epte, (1901) est, à ce titre, emblématique : dans cette toile, les personnages ont autant d'importance que le paysage en s'y insérant de façon toute naturelle : le personnage appuyé contre l'arbre sur la droite indique le premier plan, tandis que le second plan est marqué par le feuillage sur la gauche, pour laisser ensuite le regard s'échapper vers l'extrémité du champ, à l'arrière.

Cette sérénité presque palpable qui se dégage des paysages de Pissarro s'oppose de façon flagrante à l'effervescence de ses peintures urbaines (Paris, Rouen, Le Havre). Elle évite cependant le parti pris en faveur du monde rural (« il n'a pas eu plus de complaisance pour le paysan que le paysan n'en avait pour lui-même » comme l'a dit Walter Sickert) et pousse le spectateur à une sorte de nostalgie pour cette nature dans laquelle l'homme semble tant en harmonie, comme dans un jardin d'Eden retrouvé et loin de la modernisation déshumanisante des grandes villes.



La sente de justice, Pontoise, v1872



La fenaison, Eragny-sur-Epte, 1901

ENTRETIEN AVEC GUILLAUME DE VIGNERAL

"C'est le monde rural qui doit revivifier le pays"

C'est au cœur de la Normandie, entre Falaise et Argentan, que se niche le petit village de Ri. Son maire, Guillaume de Vigneral, a accepté de nous livrer sa vision de la ruralité, du rôle des petites mairies, ainsi que de la place occupée par la France des campagnes dans les débats de la présidentielle.

Comment définir le monde rural?

Pour comprendre le monde rural, il faut commencer par un petit peu d'histoire et de philosophie. Le monde rural, c'est à l'origine une communauté de gens qui vivent ensemble. Une famille se décline en plusieurs familles, puis plusieurs villages, et ainsi de suite jusqu'à former une société à l'échelle d'un pays. Ainsi, le monde rural est la base de la société en ce que la famille et le village en sont les cellules de base.

Si nous comprenons bien, le monde rural est à l'origine de la société et légitime donc l'État ?

Oui, la légitimité de l'État vient des cellules de base. Mais depuis la Révolution et les Lumières, il y a eu un renversement parce que la souveraineté n'est plus dans la cellule de base, elle est se trouve dans la représentation de notre système de gouvernement. Lorsque Napoléon met en place les préfets, il veut que l'État contrôle ce qui était le fondement de la société. Le système de légitimité est inversé et tant que l'on ne l'a pas compris, on ne peut comprendre le problème de base du monde rural. C'est là le premier préalable.



Guillaume de Vigneral

Le deuxième préalable à la compréhension du monde rural est la distinction du domaine privé et du domaine public. Avant, dans chaque village une personne représentait une ferme auprès du seigneur et on parlait de foyers et non d'individus. Vous aviez un lien direct entre votre vie et votre habitation. Lors de la révolution industrielle, cette organisation a éclaté. Les personnes ont cessé de travailler où elles vivaient. Cette révolution a cassé le lien entre le lieu de travail et le lieu de vie. On arrive au problème fondamental de la ruralité : on passe plus de temps là où on gagne de l'argent plutôt que là où on vit.

Que reste-t-il du monde rural?

Il n'est plus agricole ni un lieu de vie, mais un lieu de cités-dortoirs. Les citadins viennent vivre en zone rurale comme ils vivraient dans la banlieue des grandes villes, ce sont des "rurbains". Pour eux, la ruralité c'est la petite maison confortable de

Il y a une identité qui est soit villageoise soit régionale.

banlieue mais sur un terrain plus calme et moins cher. Ce qu'il reste de la ruralité est n'est plus une assemblée de paysans. Certains urbains n'ont des regrets que pour une image d'Épinal du monde rural : ils se lamentent de ne plus voir les chars à bœufs et les paysans en sabots quand ils viennent nous voir.

Dans un contexte de mondialisation et de métropolisation forte, quelle est selon vous la place du monde rural ?

C'est une bonne question. Sa place ne peut revenir que par le retour à son fondement : la famille. En permettant aux gens de vivre et de se connaître, on pourra recréer une ruralité. La vie villageoise est une vie à taille humaine. Quand tous les gens se connaissent, ils veulent travailler ensemble. Dans un village on ne peut pas être malhonnête, ou bien à la marge. À mon sens, c'est le monde rural qui doit revivifier le pays. Mais il ne faut pas le faire de manière étatique. La seule chose que peut faire l'État c'est de favoriser la création d'écoles, ou faciliter la construction de dépôts de produits locaux et de lieux où les gens peuvent partager une bière ou un verre de Côte de Nuits. Et tout cela ne se fait pas en se décrétant, mais en donnant aux gens les moyens de vivre et de faire des choses ensemble.

Quelles sont les forces et dynamiques propres aux campagnes françaises ?

La force de nos campagnes est que tous, même les anticléricaux, aiment leur église et leur village. Ils s'identifient à leur village et non à leur communauté de communes ou à leur pays. Il y a une identité qui est soit villageoise soit régionale (pour les régions historiques non administratives). C'est la même chose partout. Tous ces départements qui sont des créations républicaines n'ont jamais réussi à prendre le pas sur ces identités locales. La ruralité donne un repère et permet de se projeter. Et sans repère, on ne peut ni se projeter, ni bâtir pour le futur.

Est-ce que les Français qui habitent dans les petites communes sont encore attachés à la figure du maire dans un contexte où les mairies sont vidées de leur pouvoir au profit de structures administratives plus grandes ?

Ils ne s'en rendent pas compte. Le maire est toujours celui à qui on peut se plaindre car on sait où il habite et on peut aller le voir. Quoi qu'il arrive, ils savent que le maire les recevra toujours. Il reste l'intermédiaire privilégié parce qu'il n'est pas une personnalité mais une personne. Et s'il est vrai que les gens ont un rapport extrêmement complexe avec l'autorité, le cas du maire diffère car il n'incarne pas le pouvoir mais la responsabilité. C'est la personnalisation de la responsabilité que l'on peut engueuler. Le pouvoir aujourd'hui est quelque chose de très piégé. Les maires en n'ont plus beaucoup. Il est indispensable qu'on leur en redonne car c'est un véritable problème. Aujourd'hui les conseils sont ennuyeux car nous n'avons plus de pouvoir et par conséquent nous ne pouvons plus le distribuer aux différents conseillers. Notre capacité d'action est réduite.

Selon vous, pourquoi autant de maires de petites communes n'ont pas d'étiquette politique ? Est-ce une échelle trop petite pour parler de politique ?

Ça n'a pas lieu d'être. Selon que vous soyez marxiste ou catholique ou autre, les gens ne réalisent pas que votre approche du village est totalement différente. Ils ne réalisent pas l'impact de la politisation de la société aujourd'hui. Les habitants vous jugent sur votre action et votre contact.

Mais pourquoi le réaliseraient-ils moins que les autres, les métropolitains ?

Chez les métropolitains, la différence réside dans l'anonymat du pouvoir, et comme c'est anonyme c'est un combat. C'est le problème des réseaux sociaux : l'anonymat fait naître l'agressivité. Si je prends mon cas, un ancien camarade de l'armée, journaliste au Monde, m'a reproché d'avoir parrainé

Nous sommes dans une société de l'émotivité non de la raison.

Zemmour. Dans mon village, je peux dire que c'était ma responsabilité de maire de faire en sorte que tout le monde puisse s'exprimer à la présidentielle. Et ils m'ont entendu et j'espère compris. Face à un conseil de 12 personnes, vous pouvez le dire et vous expliquer. Dans un conseil de 50 personnes, vous ne pouvez pas avoir de discussion constructive. Je considère qu'au-dessus de 12 personnes, vous n'êtes plus dans une unité de travail. C'est pour cela que les petits villages sont l'avenir de la France. Avec des petites unités de travail, vous pouvez vous connaître et travailler. Dès que vous êtes dans une structure plus grosse, vous êtes amenés à réaliser des sous-groupes et par conséquent vous avez un côté partisan.

Qu'est-ce que révèle l'intérêt récent des candidats pour le monde rural ?

Les Français ont un complexe de paysans. Ils savent qu'ils ont tous des origines rurales et que s'il n'y a plus de paysans, ils meurent. Nos politiques se rendent compte qu'il y a un mal-être dans notre pays vis-à-vis de cela. Mais leur intérêt pour le monde rural n'est qu'électoraliste. Par exemple, pour ce qui est des écoles en zone rurale, en dessous de 20 élèves les établissements sont fermés. Dans les banlieues, la limite est de 12. Cette différence de traitement est volontaire et idéologique. Il n'y a pas de réel projet pour le monde rural chez les politiciens alors qu'il faudrait que la ruralité redevienne le fondement du pays, sa justification.

Les Français des campagnes se sentent-ils représentés par les candidats à la présidentielle qui viennent tous, pour les plus importants d'entre eux, par leur éducation et/ou leur formation, des grandes villes ?

Je ne sais pas, pour moi il y a deux sortes

d'électeurs. D'une part, les idéologues, c'est-à-dire par exemple ceux qui voteront toujours PS même si c'est un cochon qui se présente, tant qu'il y a la rose sur son chapeau. Parmi les autres, très peu lisent les programmes. Surtout, et Tocqueville l'anticipait d'une certaine manière, nous sommes dans une société de l'émotivité non de la raison. Les gens voteront pour Macron parce qu'il a le pouvoir et cela les rassure. Ils voteront pour Mélenchon parce que c'est un excellent tribun. Ils voteront pour Pécresse ou Hidalgo car ce sont des femmes. Aujourd'hui, pour les trois quarts des électeurs, la réflexion politique en est là.

Est-ce que l'expression médiatique de la fracture entre une France des villes et une France des campagnes correspond-elle à un ressenti des populations et à une réalité tangible ?

Non, car la ruralité n'est plus agricole. Actuellement la distinction est basée sur l'argent, la formation, et l'aisance sociale. On a vraiment une partition entre une oligarchie (qui se retrouve tant dans les villes que les petits villages) et le reste du peuple. Sachant qu'il y a quand même un complexe de supériorité des citadins qui sont hautement subventionnés par rapport aux gens qui vivent dans les villages. Quelqu'un qui vit dans une petite maison peut être très fier de sa petite maison mais il aura quand même le complexe de ne pas habiter en ville même s'il n'aimerait pas y vivre.

Donc vous dites d'une certaine manière que cette expression de la fracture entre ces deux Frances est simplement là pour faire le buzz ?

Non quand même pas, car il y a une réalité entre les métropoles très riches et le reste du pays. Il y a une disproportion de la richesse matérielle entre ces grandes villes et les zones rurales. Il y a une caste bourgeoise, intellectuelle (mais pas forcément de réflexion) qui a un complexe de supériorité car elle possède le flux financier. Cette caste est surreprésentée dans les grandes villes.

Tout cela nous fait penser à la promesse de Madame Pécresse qui veut que pour chaque euro investi dans les métropoles il y ait un euro investi dans les campagnes...

...Le problème n'est pas en nombre d'euros. La création d'une école à Caen n'aura pas le même coût que dans mon village. C'est en termes d'infrastructure et non en termes d'argent qu'il faut raisonner. Car les coûts d'infrastructure en métropole ne sont pas les mêmes qu'en pleine campagne. C'est une fausse bonne idée en réalité de comparer ce qui n'est pas comparable numériquement. Aujourd'hui la seule vérité est l'axiome scientifique qui veut qu'un plus un égale deux. Cela illustre la limite de cette approche comptable et matérialiste.

Et que pensez-vous de la mesure du candidat Éric Zemmour d'offrir un chèque de 10 000 euros à chaque famille pour la naissance d'un enfant né en zone rurale?

C'est une bonne idée si ça suit. Mais il faudrait mettre en place cette mesure seulement pour le troisième enfant et pas pour le premier si vous voulez avoir des enfants. Vous pouvez même imaginer une majoration si vous devez agrandir la maison ou si vous choisissez une voiture française, car avec trois enfants, vous êtes généralement obligés de changer de voiture. Mais il faut une réalité d'implantation pérenne dans le lieu. Ce ne doit pas être la personne qui loue une maison pendant 6 mois en zone rurale et qui déménage après avoir touché la prime. Et j'ajouterais qu'il faut que la naissance arrive au sein d'un couple stable pour que l'enfant profite des meilleures conditions malgré tout.

Pour rester sur le sujet de la présidentielle, un

des thèmes majeurs de la campagne est celui de l'insécurité. Concerne-t-il aussi la France des campagnes ou est-ce un thème strictement urbain?

Ça dépend un peu. Par exemple, Madame Pécresse, qui veut disperser les émigrés partout en France pour désengorger les banlieues, va sans doute nous apporter une certaine insécurité. Avec les média, quand il y a quelqu'un qui est agressé dans les campagnes, cela fait du bruit. Mais objectivement, si vous vivez en dehors des grands axes et à plus de 50 km d'une grande ville (200 000 habitants), à part quelques vols et parfois des détériorations, aujourd'hui il n'y a pas d'insécurité. Il y a toujours eu des cambriolages. Mais on rencontrera surtout des problèmes d'incivilité, comme les dépôts sauvages d'ordures par exemple.

Face à la multiplication des procès contre le bruit des cloches, des animaux, le législateur, à la demande des petites communes, a inventé la notion de "patrimoine sensoriel des campagnes" (janvier 2021). Une telle mesure semble surréaliste. Qu'estce que cela dit de notre société ?

La loi n'a plus aucune valeur. Le législateur traite des choses qui relèvent du simple bon sens. Normalement, il ne devrait même pas y avoir matière à saisir la justice pour des cloches qui sonnent. On devrait même mettre des amendes à ces gens qui estent excessivement. En Angleterre c'est ce qui ce passe pour les personnes qui font trop souvent des procédures abusives. Il y a tout un domaine qui a été judiciarisé qui ne devrait pas l'être. Pour vous dire, à 2 km de chez moi, quelqu'un avait racheté le presbytère alors que les cloches de l'église étaient cassées. Puis, le maire les a fait réparer. Alors, le propriétaire s'est plaint au maire alors qu'il avait lui-même décidé de vivre dans un presbytère, donc à côté d'une église. Par conséquent, le maire a donc fait sonner ses cloches tous les quarts d'heure jusqu'à ce que le type se calme. Il a fini par comprendre que s'il voulait se faire accepter par le village, il devait se plier aux habitudes. Il n'a pas fait d'action en justice. Un corps sain devrait naturellement rejeter ce qui est malsain. La multiplication des procès de ce genre et le fait que l'État doive intervenir montrent donc que le corps social n'est plus sain. En réalité c'est un problème sociétal dont l'État ne devrait pas se mêler. Il y a une moralisation de la société ; on demande une moralité non plus adossée à la loi naturelle mais à la représentation nationale qui est une création artificielle. L'actualité nous montre que la loi démocratique n'a pas de limite. Et actuellement les gens sont hors sol, et la méconnaissance provoque la tension. Si vous ne connaissez pas la vie vraiment rurale, vous aurez ce genre de problème. Il faut donc leur donner les moyens de revivre par et sur ce sol pour le connaître, et on en revient au début de mes propos.

Un retour aux sources en quelques sortes?

Oui, mais il ne faut pas imposer artificiellement une vie aux gens. Il faut qu'ils la découvrent par eux-même en y vivant quotidiennement. C'est comme une langue étrangère, il faut la pratiquer de manière naturelle. Et pour conclure, je dirai que quoi qu'on fasse, dans tout ce qu'on veut accomplir, il y a un mot à retenir : l'humilité. L'humilité c'est faire confiance aux gens, c'est regarder la nature, c'est voir ce qui a fonctionné et ce qui n'a pas fonctionné. Sans humilité, on n'arrive à rien.

Propos recueillis par Alban Smith et Hervé de Valous

COURRIER DES LECTEURS

Bonjour,

Je viens de découvrir l'existence de votre journal.

Pouvez-vous m'indiquer s'il est possible de l'obtenir en kiosque, sur commande ou d'une autre manière, en obtenant également au moins les sommaires des précédents numéros ?

Mes félicitations et merci d'avance!

A. F.

Bonjour Monsieur,

Nous ne sommes pas encore disponibles en kiosque, mais en allant sur notre site internet, lafuguejournal. com , vous pourrez vous abonner par mail et ainsi recevoir tous les mois notre nouveau numéro.

De plus, en allant dans la rubrique archives, vous trouverez la liste par thème de tous nos anciens numéros, disponibles gratuitement.

Merci de l'attention que vous nous portez, et nous vous souhaitons une bonne lecture.

L'équipe La Fugue

Vous souhaitez partager vos impressions ? Répondre à un article?

N'hésitez pas à nous envoyer votre mot par mail ou via les réseaux sociaux!



La rédaction

Fondateurs Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Philosophie Emmanuel Hanappier Littérature Ombeline Chabridon Actualité Alain d'Yrlan de Bazoge Histoire de l'Art Anne Hédé-Haüy Histoire Hervé de Valous Economie Grégoire Lenoir

Responsable brèves Ysende Debras

Responsable entretiens Alban Smith

Direction artistique & photographies Pauline Doutrebente

Maquétiste Apolline Debras

Secrétaire de rédaction Aliénor Brochot

Chargée de communication Maëlys de Bourayne